

Le cinéma africain en ce début de siècle

Comment un mène à quatre – les portraits de Laurent Macarie.

Au milieu des années quatre-vingt, Laurent Macarie menait des activités de photographe commercial tout en nourrissant un intérêt discret pour l'art du portrait. En 1985, il ouvrit son premier studio à Paris, et commença à photographier acteurs et actrices, y compris sur des tournages, où il entendit parler pour la première fois du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (FESPACO).

En mars 1987, Laurent se rendit au Burkina Faso pour la dixième édition du festival. Thomas Sankara était toujours président. Fela Anikulapo Kuti sortait tout juste de prison et Sankara en fit un invité d'honneur. C'est Sankara qui avait changé le nom de la Haute Volta en Burkina Faso, "le pays des hommes intègres". Ouagadougou était baigné d'une extraordinaire atmosphère envoutante dont s'imprégnait Laurent. La ville bougeait et était toute emplie d'artistes, avec la créativité qu'ils apportaient : fêtes tous les soirs, musique toute la journée. Bien qu'à sa vingtième édition, le festival se tenait à l'hôtel Indépendance, et c'est là que Laurent séjournait aussi, lui et tous les autres – tous les acteurs, actrices, réalisateurs.

Lors de son séjour au Burkina Faso, Laurent décida de réaliser une série de portraits. Cela convenait tout naturellement – cette occasion unique, dix jours de vie en commun sous le soleil et la lune d'Afrique. Deux de ces clichés datant de 1987 furent publiés dans Actuel et Jeune Afrique.

Bien que le festival se tienne tous les deux ans, en 1988, Laurent retourna au Burkina Faso à Noël, cette fois-ci pour un séjour de cinq semaines, et il arriva peu après l'assassinat de Thomas Sankara. L'arrivée du nouveau président, Blaise Compaoré, se fit avec un couvre-feu et dans une atmosphère fort différente. Quelques jours avant Noël, le couvre-feu fut levé et Laurent commença à photographier : photos de jour, photos de nuit. De retour à Paris, il montra les portraits finis au journal français Libération qui accepta le principe d'un financement pour une série de portraits lors du Fespaco suivant, ce qui lui permit d'avoir un contact avec un journaliste. L'idée : une photo, un paragraphe. Les mots ne virent jamais le jour, et bien que les photos, elles, virent le jour, Libération ne les publia pas.

Un.

En 1989, Laurent retourna au Fespaco et réalisa une série de portraits de cinéastes africains. Marie Claire Italie publia quelques unes de ces images. Peu après, il rencontra sa femme de nationalité américaine, et commença à faire des allées et venues entre les Etats-Unis et la France, finissant par déménager laissant derrière lui des photos ignorées pendant neuf ans.

Deux.

Neuf ans plus tard, il fut contacté par Catherine Ruelle de Racines Noires. Elle organisait un festival à Paris et demandait à utiliser ses portraits pour un public restreint de cinéastes africains. Laurent retourna à Paris et réalisa une nouvelle série de portraits.

Trois.

L'année suivante, Racines Noires construisit un village africain sur la Croisette pour le Festival de Cannes. Chaque soir, une nouvelle histoire. Dehors, dans de petites tentes, des artistes se produisaient, des danseurs dansaient, on jouait de la musique – et, chose hautement importante, les portraits de Laurent se voyaient donner une nouvelle chance d'être exposés, et il réalisa une nouvelle série.

Quatre.

En 2011, l'Institut Français et le ministère français de la Culture célébrèrent le cinquantième anniversaire de la Cinémathèque Afrique et pour fêter celui-ci, ils désiraient organiser une exposition, et de nouveau demandèrent les portraits de Laurent Macarie. Les festivités commencèrent à Bamako, au Mali avec les Rencontres de Bamako, le premier festival photo sur le continent africain. En fait, l'exposition est maintenant itinérante et continue de parcourir le monde.

En 2013, le Fespaco accueillit l'exposition et Laurent retourna à Ouagadougou pour une série supplémentaire.

« Ma motivation n'était pas le cinéma vis-à-vis duquel je suis dans l'ignorance la plus totale, ce qui veut dire aussi que j'ignorais la réputation de mes sujets. Mes photos sont le reflet d'une communauté, d'un groupe confiné pour une courte période en un lieu unique. C'était un défi à relever et à apprécier à travers la photographie. Les prises de vues ont fait que je n'ai pas réussi à assister aux films. J'étais trop occupé à photographier, cependant je suis un habitué des cafés tard la nuit, une bière à la main. »

Sans se focaliser sur leur notoriété, Laurent a photographié quelques uns des réalisateurs africains les plus en vue, qui ont eu la gentillesse de le laisser les prendre en photo. Laurent a utilisé un assortiment d'appareils photos moyen format des années cinquante ou soixante. Toutes les séries, sauf la dernière sont en noir et blanc. Les sujets sont détendus, le photographe calme. Il n'y a pas trop de prises de vue, seules celles nécessaires. Les portraits ainsi saisis valent bien que l'on ait attendu.

L'exposition est un 'portrait' du Cinéma Africain, couvrant vingt-cinq ans, de la fin du vingtième siècle jusqu'au vingt-et-unième.

UNE GRANDE EXPOSITION

50 photographies issues de quatre séries.